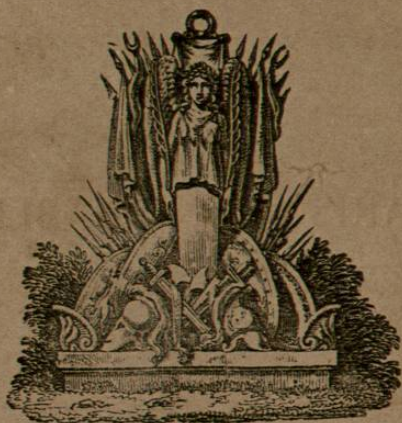


148 L'HOTEL DES INVALIDES.

de vingt-huit à dix-huit individus ; la place d'intendant n'a été maintenue qu'à charge de s'éteindre après que l'administrateur qui la gère ne l'exercera plus.

LE GÉNÉRAL BARDIN.



PARIS FASHIONABLE

EN MINIATURE.



HISTOIRE DE POVERO.

Sous quelle forme nouvelle animer ce que vous allez lire ? On a tout fait. Le nouveau n'est autre chose que du vieux remis à neuf ; et quand je demande à mes souvenirs ou à mes rêves ce qui a été ou ce qui arrivera, l'avenir ne me semble devoir être qu'une reproduction du passé. L'hu-

manité tourne dans le même cercle, c'est une ronde qui frappe toujours le même sol, sous le même rythme, sous la même cadence.

Que ce soit poème, roman, histoire, conte, nouvelle; antique, moyen âge ou moderne; didactique, épique, dramatique, ou philosophique! hélas! c'est une œuvre de l'esprit humain; et, à ce titre, quelle pensée peut avoir la prétention de se classer dans un genre, encore moins dans une espèce; de s'affubler d'un costume spécial, de prendre le masque d'Aristophane, le cothurne de Sénèque, le manteau de Racine, la marotte de Désaugiers, le poignard du drame moderne; et tout ceci, d'une manière exclusive, en s'imposant l'esclavage d'une règle ou d'un principe philosophique ou littéraire? Enfin, quelle est la pensée qui puisse avoir la prétention d'être la conséquence d'un système? Je ne crois pas que notre siècle s'asservisse à cette unité, à cette monotonie, à cette méthode.

Quant à moi, si jamais j'étais appelé à devenir le chef d'une école, le prophète d'une doctrine, je prendrais pour âme de mes théories, pour principe fondamental, *le Caprice*: si toutefois on peut appeler *principe* ce qui est l'absence de tout dogme. Caprice! à ce mot viennent aboutir tous les systèmes, toutes les abstractions de notre pauvre siècle. Caprice! c'est le dieu de nos

inspirations, le mobile de nos jouissances. Caprice! c'est une philosophie tout entière, dont la partie sérieuse pourrait se formuler par le mot *ÉCLECTISME*, et dont la partie bouffonne, qui en forme à peu près les trois quarts, devrait se traduire par le mot *VIVRE*.

C'est donc à un caprice philosophique que vous devrez mon chapitre: cette phrase ne manque pas d'immodestie; mais si je me la permets, c'est qu'en vous racontant, je vous impose pour condition de vous ranger, à l'instant même, sous ma bannière; et je veux que le prétexte d'une vapeur, d'une fantaisie, que sais-je! un rien, une mouche qui vole, vous fasse aussitôt jeter sur votre causeuse ce chapitre que le caprice vous aura fait prendre et commencer.

Je pourrais, comme dit Byron, appeler à mon aide tous les plus beaux noms de l'histoire, pour en décorer mon héros. Aimez-vous César, Achille, Alexandre, Annibal, Frédéric, Cromwel, Napoléon? Je préférerais chercher dans les Klowns anglais quelque grotesque assemblage de lettres et de syllabes qui composeraient ce qu'on appelle un nom: pauvre et passagère combinaison d'alphabet, jetée à un homme par le flux et le reflux du calendrier. Je serais heureux que mon héros ne se nommât pas. Mais on l'oublierait

trop vite, et tous les héros sont pleins d'amour-propre. Il se nommera donc *Povero*.

Povero est un nom timide; mon héros ne craignit jamais rien: *Povero* est un nom de détresse; mon *Povero* devint millionnaire. Le nom de *Povero* inspire tant de pitié, qu'une âme compatissante ferait des sacrifices pour l'égayer; or, vous verrez la mort de *Povero*; vous verrez si *Povero* était triste, lui qui égaya jusqu'à sa mort.

Lisez *Gilblas*, *Faublas*, *Lovelace*. Tous ces messieurs ont une naissance à domicile. Ils ont des parents qui partagent tous les privilèges des droits civils; ils ont des généalogies plus ou moins ambitieuses. Ils sont *nés*.

Mon *Povero* fut trouvé au coin d'une borne. Pour lit, il avait une botte de paille; pour vêtement, celui de la nature; pour signe distinctif, de quoi faire enrager le mystérieux *Lawater des correspondances*; pour sourire d'enfant, une grosse larme ruisselant sur une joue pâle et malade; et pour regard, des yeux éteints. Un homme du peuple, arrivant de la campagne, le ramassa, et sur sa charrette de légumes, le jeta dans le pall-mall des choux, des laitues et des asperges. Une grosse paysanne le prit; elle devint sa nourrice, puis sa mère d'adoption.

Povero prit des yeux, des années; *Povero* eut une jolie figure, un gracieux sourire, le regard d'une belle âme. Ramassé dans la campagne par un de ces philanthropes qui font des entreprises d'hommes, comme d'autres hommes font des entreprises de philanthropie, *Povero* fut mis au collège. Là il formula, comme tant d'autres, cette existence de grec et de latin, qui ne m'a jamais paru qu'un changement de jaquette en habit droit de lycéen, route que tous les enfants battent par tradition, pour devenir des hommes. Cette observation que je fais, *Povero* que j'ai beaucoup connu avant sa mort, l'avait faite profondément. Lui, le boute-en-train classique, il regardait la série des études avec un orgueil de romantisme qui lui en faisait mépriser la monotonie. Il lui fallait de la poésie à la Byron ou à la Walter Scott; et, si le hasard l'avait jeté, lui lycéen, sur la montagne Sainte-Geneviève, il rêvait les excursions du petit George sur le cheval à longs crins; les disputes des universités d'Écosse; il jetait sur l'humanité ce regard dédaigneux du poète, qui voit les hommes comme une tourbe fangeuse au physique, et au moral comme un cliquetis d'intérêts, plus étroits, plus absurdes, plus stupides les uns que les autres. Il prenait les productions du génie humain, comme le sul-

tan cherche au sérail la houri de son caprice du soir. Car Povero avait déifié le caprice.

Ne croyez pas cependant que Povero voulût fournir une de ces existences béotiennes qui n'a ni but, ni pensée, ni philosophie. Cet homme, artiste dans le fond de l'âme, voulait retirer au balancier des années, des mois, des semaines et des jours toute cette uniformité dont bien des hommes se contentent, tourmentés qu'ils sont, à chaque heure, qu'une migraine ne vienne agiter cette digestion de minutes qu'ils appellent la vie. Povero, homme du dix-neuvième siècle, avait dans l'esprit des inspirations du moyen âge. Vous allez croire que ce jeune romantique prenait au treizième siècle sa figure hâve et pâle, ses yeux creux et sa barbe de bouc. Vous allez prêter à sa bouche la grimace de quelque *djinn*; à son organe, la cadence et le timbre d'une cloche de hameau le jour des funérailles; à son éloquence, le vocabulaire admiratif des héros à cuissards et brassards, les *par la mort-Dieu!* *par Notre-Dame!* *par saint Nicolas, saint Eustache, saint Thomas!* *par tous les saints et saintes du paradis!* Erreur que tout cela.

Povero s'habillait de noir, *était blanc de linge et sous le linge*, comme l'amant de la Duthé; Povero jurait le moins possible. Cependant, il

tenait au moyen âge par un point. Il avait une devise; sa devise était toute simple: AMOUR ET TRAVAIL. La vie lui paraissait devoir tout entière se résumer en ces deux mots.

Il voulut donc partager son existence entre ces deux *occupations*, aimer et travailler. Mais pour lui, ces deux mots avaient un sens réel, que l'acception mondaine ne leur donne pas. Le charlatanisme de travail, le charlatanisme d'amour, étaient pour lui choses monstrueuses; tant son âme était candide et naïve.

Le travail, ce n'était pas cet amas de sciences formulées, de phrases rebattues, de contes refaits, que Povero aurait pu reconnaître dans une foule de livres modernes, si Povero se fût donné la tâche de lire ces livres modernes. Le travail, ce n'était pas ce glacis de doctrines rhabillées à neuf, répandues sur quelques séries d'idées que la complaisance pour soi-même, si naturelle aux philosophes, décore du nom de système. Le travail, ce n'était pas pour lui ces connaissances d'emprunt qui ressemblent à la poésie des bouts rimés: mais, pour Povero, le travail, c'était cette application studieuse aux choses utiles, cette analyse de détails qui dissèque le passé, pour le faire servir de leçon à l'avenir, sans interprétation pédantesque. Le travail, c'était la poésie de l'âme, cet abandon de la pensée aux choses

grandes et nobles, qui peut ressembler à de l'ivresse, mais qui vous fait croire au bonheur; qui peut donner à cet excès de confiance le caractère de l'illusion, mais qui, du moins, n'est pas terni par cette couleur d'égoïsme qui calcule sur tout, et rend tout personnel, jusque dans l'amour.

Voilà donc Povero lancé dans cette foule qu'on appelle le monde, et qui n'a rien de commun avec la nature. Le voilà donc, implorant de ce *pasticcio* social quelque sentiment vrai, quelque réponse naïve et franche à ses boutades de franchise et de naïveté, qui faisaient dire de lui : *Povero! que tu es jeune!* S'il voyait une femme belle de corps, son âme se figurait que l'âme de cette femme était belle; s'il rencontrait, par hasard, les regards d'une jeune épouse de vingt ans, qui jette çà et là ses regards, et laisse au hasard le soin de les faire tomber sur un homme ou sur une toilette, Povero y croyait voir le reflet d'une âme, le *miroir* d'une pensée; et ce brave jeune homme donnait à ses illusions une tournure physique si aimable, que l'attention de cette femme, si légère qu'elle fût, soit vanité, soit fascination, se suspendait un instant sur cet homme empressé... Povero ne se sentait pas d'aise; ses yeux brillaient d'espoir; et tout cela aboutissait à une invitation de valse ou de galop, à une conversation de for-

mules. Le mot le plus tendre qui pût sortir de la bouche d'une de ces femmes du monde fut adressé à un ami intime de Povero : « Ce jeune homme a-t-il de la fortune? — Non, madame. » Et depuis ce temps, Povero ne reçut de cette femme du monde qu'un accueil sec et froid, qui semblait lui dire : « Sois riche, et je t'aimerai; ma vanité a besoin des dehors de la fortune, pour que je puisse me résoudre à *faire* un amant. « Mais il faut que mon amant puisse, à Longchamp, me servir d'écuyer cavalcadour; il faut qu'il croise ma calèche avec son tilbury : que veux-tu que je fasse d'un amant que je pourrais « éclabousser de ma voiture? » Povero n'avait pas le sou : cette femme du monde lui tourna le dos.

Autre type :

Povero rêvait dans l'amour quelque chose d'idéal et d'abstrait, qui élève deux âmes au-dessus de ce remue-ménage terrestre qui donne aux sentiments toute la poésie d'un inventaire et tout le génie d'un compte d'intendant... C'était peu de chose pour lui que la vie, pour être sacrifiée à un seul mot prononcé par une femme, à voix basse, sans témoin, sa main dans la main de son amant, ses lèvres imprimées sur les siennes, oubliant tout, tout au monde, pour n'avoir qu'une pensée au bout de laquelle se trouve un

abîme, si Dieu le veut, mais dont une âme n'est pas soucieuse, parce que la mort n'est pas pour un tel bonheur une solde assez chère. Or Povero adressa ses illusions d'amour à une femme qui fut d'abord son écho, et qui, une fois sa maîtresse, ne lui dit plus un mot d'amour. Ces idéales abstractions tombaient et se matérialisaient devant le désir d'une loge aux Bouffes, d'une course au bois, d'un bal déguisé, d'une partie *aux Loges* : Povero n'était plus un amant, c'était un bras; et comme, par malheur, le patrimoine de Povero était une abstraction ainsi que son idéalisme amoureux, la passion de Povero devint la passion d'un fashionable millionnaire; ce dont il fut enchanté, je vous jure.

Dans ce désert moral, où reposer son âme? Vous dirai-je que Povero trouva, lui quatrième, l'amour d'une femme sensible, nerveuse, si constante, que son premier amant datait à peine d'une année, et que Povero s'en lassa parce que cette femme n'avait qu'une tête et un corps?

Vous dirai-je que ce qu'il aima le plus, il ne pouvait l'avouer, parce que le monde pouvait connaître ce *secret de coulisses*; et que pourtant, cette franchise d'amour qui rompt en visière avec les préjugés du monde, cette indépendance d'affection qui se forme presque à vue d'œil, lui semblait préférable à ces petites passions de sa-

lons ou de boudoirs, faites exprès pour les petits commérages de ces dames?

Oh! que souvent Povero voulut se briser la tête, fatigué de ne rencontrer dans ce monde que fausseté, petitesse, préjugés et calculs; lui dont l'âme libre et fière ne voyait que franchise et grandeur. Bien des fois il avait songé à toutes les contractions musculaires d'une cervelle que brise une balle de pistolet; et si cette mort n'eût été trop vulgaire, il aurait envoyé son âme dans l'autre monde, où toutes les âmes sont au même niveau; où l'or est vraiment une chimère; où Povero n'eût pas été humilié près d'un fat, lui passionné, sans argent, sans éclat, sans magnificence, pour des femmes qui ne peuvent parler amour que sur une causeuse de soie, dans un boudoir parfumé de musc et d'ambre, le corps enveloppé d'un peignoir de Cachemire.

Il avait toujours devant les yeux sa position d'homme sans fortune, obligé de se composer un maintien d'aisance, dont les dehors lui étaient devenus si nécessaires pour qu'il pût conserver ses hautes relations sociales; il fallait faire le beau, se targuer d'une richesse imaginaire, en faire accroire aux autres, pour s'étourdir sur sa médiocrité; et, le tout, pour ne pas briser de frêles liens qui le retenaient à un monde faux et méprisable: c'était pour lui une nécessité de

mentir, plutôt que de renoncer à qui lui faisait pitié; c'était pour Povero une nécessité d'être lâche, plutôt que de renoncer à une lâcheté.

Ainsi, cet homme honorable, cet homme dont l'âme s'élevait au-dessus des âmes vulgaires, avait aussi ses petitesesses; et Povero était plus coupable que les autres, car, ses blessures morales, il les touchait du doigt; personne plus que lui ne se connaissait, et cependant, personne plus que lui ne tenait à ses chimères.

Ce qui faisait le malheur de Povero, c'était de ne pouvoir se montrer au monde riche qui le recevait, sans cette arrière-pensée : Je suis pauvre. C'était de ne pouvoir s'écrier devant cette foule de femmes inutiles, dont l'occupation sérieuse est une dentelle ou une robe de bal : « Me voici, mes dames, vous m'aimerez maintenant; car, vous le voyez, mon groom est là, brillant de livrée; mon cheval anglais est à vos ordres; vous pouvez maintenant vous déshonorer à votre aise; quand vous passerez avec moi dans les Champs-Élysées, quand vous entrerez dans une loge à l'Opéra, soyez joyeuses! tout le monde se tournera de votre côté; tout le monde vous montrera du doigt, en ajoutant : C'est la maîtresse de Povero! de Povero, le millionnaire! Quelle gloire! »

A ce prix seul, ces femmes se seraient données

à Povero : ainsi ce monde le voulait; ainsi cette société pudibonde donnait au *déshonneur* un autre nom, si le déshonneur devenait la parure d'un homme titré; si le déshonneur se couvrait de diamants; enfin si le déshonneur était payé en rentes sur l'état.

N'allez pas croire cependant que Povero s'arrêtât long-temps à ces regrets : son âme était faible, mais elle n'était pas corrompue; elle pouvait succomber, mais elle ne pouvait se flétrir.

Un beau jour Povero, se voyant abandonné de tous, allait en finir avec cette série de nuits et de jours, qui n'est pour tous qu'une voie plus ou moins longue pour arriver au tombeau; machinalement, il comptait sur ses doigts toutes les ressources qui sont affectées à l'homme qui veut se tuer. Le coup de couteau ne lui souriait guère, et le souvenir de Caton, avec son déchirement d'entrailles, était trop classique pour lui. Néron, le type de poésie impériale, mettait à la disposition de Povero toutes les productions de son génie assassin, et ce n'était pas une mort sans charme, à ses yeux, que cet abandon de la vie qui peut se calculer par des gouttes de sang, dans une baignoire; et il y a tout lieu de penser que Povero se fût coupé les veines, s'il se fût alors trouvé aux bains Chinois ou aux bains Vigier. Mais ce qu'il aurait préféré à toutes ces morts

banales, que viennent augmenter l'empoisonnement avec ses coliques, l'asphyxie avec son mal de cœur, la chute du cinquième étage avec sa dislocation et ses foulures, la mort du noyé avec sa boisson intempérée du liquide le plus insipide et le plus fade; ce qui aurait rendu la joie à Povero, c'eût été le bûcher de Sardanapale, cet étouffement d'hommes et de femmes qui confond toutes les cendres et toutes les âmes dans le même mépris de l'humanité, ce dédain raisonné et sublime du plaisir devant le stupide pouvoir qui le remplace; Povero se serait joint volontiers à ces morts poétiques qui fuyaient, en s'épurant, le contact du sabre brutal de Béleses, comme des roses s'effeuillent et tombent mourantes sur leur tige, à l'approche d'un souffle empoisonné.

Pendant que Povero roulait dans sa tête toutes ces pensées de mort, il fut abordé par un homme: il leva les yeux, c'était son ami, son seul ami, son ami intime. Vous parlerai-je de cet homme qui coûta tant de larmes à Povero? Beau de corps, grand comme l'Apollon antique, Charles avait une de ces figures nobles et fières qui préviennent l'injure en imprimant l'estime. Ses yeux, pleins d'une énergique expression, avaient ce regard qu'on aime à regarder, parce qu'on s'y enivre d'honneur, et qu'on y voit briller cette

pureté qui console et donne l'espoir. Avait-il donc sur ses traits cette grosse gaieté, cette image prosaïque d'un bonheur d'embonpoint, résultat d'une nourriture succulente, félicité parfaite dont le maître-d'hôtel est en grande partie le mobile, et dont une cave crée toutes les inspirations? Oh! non, n'allez pas le croire, vous lui feriez injure; vous feriez injure à cette noble mélancolie qui jetait sur le front de Charles un reflet de douceur semblable aux beaux nuages blancs qui contrastent quelquefois, et sans l'altérer, avec le beau ciel bleu de l'Italie. Vous qui l'avez connu, ce noble jeune homme, pleurez; car maintenant, il n'est plus; pleurez, si vous avez des larmes pour une tête honorable qui tombe; pleurez, si vous avez au cœur le souvenir d'un être chéri que Dieu vous aurait enlevé.

Povero ne lui cachait pas ses larmes; car Charles connaissait aussi la tristesse: Povero ne craignait pas de lui montrer sa misère; car ce noble jeune homme, riche et d'une noble famille, savait élever jusqu'à lui ceux qui ne partageaient pas avec lui ces privilèges de richesse et de naissance. «Tu souffres, mon ami, lui dit-il, tu souffres!... Je le sais depuis long-temps: il faut que je te guérisse. Dans trois jours je fais un voyage; je vais visiter l'Italie. Je connais ton âme d'artiste; j'aurai besoin d'épancher dans ton

cœur toutes les impressions que la terre classique va faire naître dans le mien. Rends-moi donc le service de partir avec moi. Dans trois jours nous partirons ensemble.» Le troisième jour, ils s'éloignaient de notre capitale et de son stérile bruissement.

Connaissez-vous le bonheur de se voir avec un ami, un ami qui comprenne; un être dont l'âme soit accessible à de grandes pensées; et, auprès de lui, d'analyser la tourbe des hommes: tous deux, s'élançant par la pensée au milieu de la société moderne, l'analysant, la faisant passer à l'alambic pour voir quel monstre sortira de cette chimie morale; sans les heurter du coude, voir les hommes à distance; sans être assourdi par leurs belles paroles, les prendre à part, les entendre sans qu'ils se composent un langage; en un mot, voir leur âme à nu? C'est alors qu'on peut apprécier le bonheur de sentir un cœur battre avec le sien; c'est alors qu'on rend à l'amitié tout le culte que mérite cette divine abstraction. Or, si vous aviez connu Charles, vous auriez béni le sort de Povero; car il n'était pas, je vous jure, d'âme plus noble, plus consolante du chaos social dont les ténèbres nous environnent; et il suffisait à Povero, pour croire à un bonheur possible, de se dire: J'ai trouvé l'ami que j'avais rêvé.

Les voilà donc tous deux sous le beau ciel d'Italie. Vous allez sans doute m'arrêter: la pauvre terre classique vous fatigue; tant on l'a remuée, tant on la remue devant vous! c'est un sol qui devient cendre, tant les colons de la littérature la tournent, la retournent et la labourent. Aussi me hâterai-je de vous renvoyer non pas aux livres qui nous décrivent l'Italie, mais à l'Italie elle-même. C'est, selon moi, comme un grand artiste: on ne peut s'en donner une idée, qu'en le voyant. Personne ne pourra deviner Talma; personne, Makready; personne, Kean... Quelque libre que soit l'imagination, on ne peut se figurer le Moïse de Michel-Ange, ou son Jugement dernier, ou la Cène de Paul Véronèse. Tout cela a besoin d'être touché ou d'être vu.

L'Italie, c'est la profaner que d'en parler, que de la décrire. Je ne le permettrai qu'aux peintres; et encore, s'ils avaient tous la palette chaude de Robert, ou le coup d'œil étendu, immense de Gudin.

Je connais par le monde un jeune littérateur qui vous parlera de l'Italie; et vous pourrez l'entendre, lui, parce que vous y trouverez des mœurs et non de la phrase descriptive.

Je ne rebadigeonnerai donc pas ce vieux monument, gratté et recrépi tant de fois. Vous suivrez Charles et Povero dans leur respect con-